

Lettre du 29 juin 2017 écrite à la Criée, Rennes à 18h

Je vais commencer. Ceci est donc la troisième lettre que j'écrirai ici, dans l'exposition. La dernière aussi peut être, car les autres seront écrites à distance. J'essaie de ne pas trop me préparer avant d'écrire ces textes, de ne pas trop réfléchir, mais c'est impossible en fait. Aujourd'hui je pensais donc à une histoire qui relie deux des pièces dans l'exposition. Il y a, dans la vitrine de bricoles, trois objets tressés. À côté, près du mur, il y a cette plaque de plexiglass avec quatre empreintes de doigts faites avec du maquillage de clown. De clown ou de spectacle. Les trois objets m'ont été donnés lors d'un séjour de 12 jours en septembre dernier auprès de la tribu Pirahã au Brésil, en Amazonie. C'est une longue histoire. J'ai commencé ce projet à la suite de la lecture d'un article sur leur langue, qui peut être sifflée, fredonnée, chantonnée, criée même. Ils vivent avec très peu de choses, très peu d'objets en l'occurrence. Arcs, flèches, paniers, pirogues, des abris précaires, les vêtements que leur donne le service de santé du gouvernement. Mais ils fabriquent sans cesse des miniatures des objets qu'on produit nous. Des bateaux ou des avions par exemple. Les enfants s'amuse aussi à bricoler ces petits objets tressés. Pour revenir à mon histoire, celle que j'aimerais vous raconter, nous avons donc passé (moi, l'anthropologue qui les étudie, et un ami qui m'aidait à filmer) 12 jours en leur compagnie, dans leur terre, enfin, dans la terre qui leur a été attribuée. À la sortie de ce séjour, nous sommes retournés à Manaus pour prendre l'avion pour Rio. Ce fut une sensation de dépaysement d'autant plus troublante que j'étais dépaycé parce que qui m'était familier : les voitures, les passants, le bruit des radios. En me promenant aux alentours du marché de Manaus, j'ai dépassé un homme qui marchait lui aussi, dans le sens opposé, mais en tenant son visage figé dans une grimace troublante, effrayante même. Il utilisait les cinq doigts de sa main - ou peut être n'en utilisait t'il que quatre, mon souvenir est flou, se trouble à fur et à mesure que j'essaie de le décrire - pour tirer ses yeux vers le bas, retrousser son nez vers le haut et faire je ne sais plus quoi avec sa bouche. J'aurai voulu le prendre en photo, mais il m'a dépassé trop rapidement. Je n'aurai sans doute pas osé. J'ai voulu la noter, la dessiner dans le calepin que je porte toujours dans ma poche, mais l'ami qui m'accompagnait s'éloignait et je devais le rattraper. J'ai pensé l'imiter et me prendre en photo moi-même, mais je n'ai pas pu recréer son geste, sa grimace. Ce qui m'a surpris plus que tout est le fait qu'il marchait tranquillement en tenant son visage figé dans cette grimace non pas absurde mais perturbante. Ces quatre empreintes de doigts maquillés sont une sorte de traduction de l'image qui m'est restée de cette rencontre. Elles donnent, plus ou moins, l'emplacement de mes yeux, mon nez, ma bouche. Mais le reste a disparu. Je ne sais pas quoi dire d'autre à la suite de cette histoire si ce n'est que j'ai une fascination d'autant plus forte pour de telles histoires, de telles anecdotes, qu'elles semblent se dissoudre, s'évaporer quand j'essaie de les raconter à quelqu'un d'autre. Ou même quand j'essaie de les noter, de me les raconter à moi-même. Et là, je vois que j'ai atteint la fin de la page.

Merci, bonne soirée.